

Un Tour du monde en 80 grands-parents



« Mémère »

ma grand-mère paternelle (1873 / 1955)



Par Roland Nouveau

De mes grands-parents, je n'ai connu que ma grand-mère paternelle.

Elle était née en 1873 et elle est morte au mois d'avril 1955, quelques mois seulement avant son fils, mon père, mort au mois d'octobre de la même année.

J'avais alors 15 ans. J'aimais beaucoup cette grand-mère.

Avec mes parents et mes frères et sœur, nous partagions sa maison à Dijon que son mari, mon grand-père, avait pu construire à son retour de la guerre 1914-1918 grâce à sa prime de démobilisation.

Il exerçait le métier de menuisier et il est mort en 1930, je crois, un peu après le mariage de mes parents qui eut lieu en 1928.

Aucun des quatre enfants de notre fratrie ne l'a connu.

Je garde de bons souvenirs de ma grand-mère paternelle et n'ai pas connu mes autres grands-parents.

Le soir, à mon retour de l'école, j'allais souvent commencer mes devoirs chez elle où elle m'accueillait avec gentillesse, elle m'offrait des petits gâteaux qu'elle avait confectionnés en prélevant la peau crémeuse du lait et qu'elle conservait dans une boîte en fer.

Les jeudis après-midi, elle m'emmenait parfois rendre visite à l'une de ses trois filles qui habitait Dijon, ma tante Armande mariée à mon oncle Louis « Loulou », maraîcher dans le quartier des Petites-Roches où leur fille, ma cousine Marie-Jeanne, demeure toujours.

Mon oncle et ma tante vendaient leurs légumes au marché de Dijon et, avec ma grand-mère, nous allions quelquefois les voir.



Au marché de Dijon, « Mémère » et Armande

Chaque année, pour le mardi gras, toute la famille allait manger les fantaisies chez eux. C'est aussi chez eux que nous avons fêté en famille les 80 ans de ma grand-mère.

Elle a toujours été très gentille et avenante avec moi... Lorsqu'elle a dû quitter sa maison du parc des sports en raison de l'expropriation de tous les terrains alentour, par les Hospices civils de la ville de Dijon, afin de pouvoir réaliser le grand centre hospitalier régional, elle n'a pas supporté de devoir abandonner son beau jardin qui faisait sa joie et qu'elle entretenait chaque jour avec amour.

Muni d'une pelle, d'une balayette et d'un seau, j'allais souvent ramasser le crottin des chevaux qui passaient à cette époque sur notre route. Elle s'en servait pour fumer la terre de ses massifs et plates-bandes, où elle faisait pousser de magnifiques fleurs qui faisaient l'admiration des voisins et des passants...

Relogée dans un tout petit logement au fond d'une cours, dans un quartier de Dijon, elle fit un AVC au bout de quelques mois seulement. Transportée dans une clinique, je lui rendais visite chaque jour à vélo avant de rejoindre mon collègue.

Elle était contente de me voir et j'espérais qu'elle allait se remettre, mais ce n'est pas arrivé. Son décès me causa mon premier grand chagrin.



Ma grand-mère à Vichy, et à Megève (hiver 1936/37)

Quelques mois plus tard, ce fut au tour de mon père de décéder, d'un cancer des poumons qui l'emporta en deux mois, il n'avait pas encore 55 ans.

Il avait été prisonnier en Allemagne durant quatre années, ne m'avait pas vu naître. Lorsqu'il revint dans son foyer au mois d'avril 1944, je n'avais pas encore quatre ans, mon frère aîné allait avoir quatorze ans, ma sœur Madeleine venait d'avoir onze ans. Le petit dernier, Gérard, naquit au mois d'août 1947; ce fut son petit « Trebi » qu'il put chérir jusqu'à son décès. Sa joie d'être grand-père fut de courte durée puisqu'il ne put connaître et chérir que les deux premiers enfants de sa fille Madeleine durant deux années seulement.

